



Le Jour de la Bête

VENDREDI 11/11/2022 19h30

de Alex de la Iglesia

avec Alex Angulo, Armando De Razza...

Espagne, 23/07/1997 (ressorti le 26/10/2022)

Court métrage : **King Crab Attack** de Grégoire Sivan (Fiction - 7'00)

Trouville-sur-Mer, Basse-Normandie. Une petite station balnéaire sans histoire. Basile, garde-côte dans la région est le témoin depuis quelques temps d'étranges événements. Simples coïncidences ? Et si tous ces événements n'étaient que l'avant-goût d'une tragédie à l'ampleur catastrophique

Présentation du film par Laurent Duroche (journaliste chez Mad Movies)

(extrait du Blu-ray - Droits réservés Splendor Films / Extralucid)

À l'époque, Alex de la Iglesia avait un autre projet avec son scénariste et compère de toujours, Jorge Guerricaechevarria, qui s'appelait *Le Baiser Noir* qui était très influencé par le jeu de rôle *L'appel de Cthulhu* situé dans un univers lovecraftien, où un professeur d'université devait lutter contre un recteur d'université sataniste. Le personnage était très influencé par le professeur de religion d'Alex de la Iglesia quand il étudiait chez les Jésuites et il s'est beaucoup basé sur son caractère pour créer son personnage du *Baiser Noir* qui est devenu par évolution le héros du *Jour de la bête*.

[...] Cette description de Madrid qu'il y a dans le film est une description qu'on avait encore jamais vue d'une capitale en perdition, agitée par le racisme, le nationalisme et aussi cette culture libéraliste incarnée beaucoup par la télévision. La télévision a une grande importance dans le film parce que où qu'aille le personnage il y a des télévisions dans la rue, dans les maisons, dans les magasins... Il y a une espèce d'omniprésence et c'est quelque chose qu'Alex de la Iglesia voulait vraiment dénoncer, il l'a fait de façon assez pernicieuse puisque le film est devenue une coproduction italienne et on lui a imposé un acteur italien pour jouer le magicien. On peut avoir l'impression dans le film que ça lui plaît pas trop parce que dans le studio de télé, il y a cet immense portrait de Berlusconi au mur, qui est tellement immense qu'il peut pas être là par hasard et on sent qu'il y a déjà un commentaire sur la télévision-poubelle et ce qu'elle peut faire à l'esprit des gens quand ils ne voient le monde que par ce prisme

Interview d'Alex de la Iglesia, le réalisateur

(extrait du Blu-ray - Droits réservés Splendor Films / Extralucid)

La production

Je voulais faire un nouveau film de type comédie à l'humour noir. C'était à propos de l'antéchrist. Pedro Almodovar m'aj dit non. La raison invoquée, c'était sa peur. Il avait peur de ce qui touchait à la religion. Ça lui a fait peur. Il est très superstitieux. Donc, c'était non. Je ne sais pas si c'était la seule raison. Peut-être qu'à ce moment-là il avait pas envie... Peut-être que c'était une façon polie, une belle manière de me dire la vérité. Bref, c'était non. J'ai cherché un autre producteur. Ça m'a pris un an et demi, voire deux, pour trouver une

production mais j'ai réussi. C'était difficile. J'ai dû faire de la télé pour survivre, j'ai fait plein de trucs. En parallèle on bossait sur le scénario avec Jorge Guerricaechevarria. Au départ, on a voulu l'autoproduire, mais peine perdue. On n'a pas trouvé l'argent. Et puis j'ai rencontré Andrés Vicente Gomez, un célébritissime producteur espagnol qui a changé ma vie. Grâce à lui j'ai pu faire nombre de films.

Le scénario

On a commencé l'écriture du scénario. Au départ, ce n'était pas une comédie. C'était parti pour être un film d'horreur. Nos premières idées rappelaient *Taxi Driver*. C'est un film super important pour nous. L'idée d'une personne devenue folle qui se parle à elle-même et au public nous plaisait beaucoup. Mais rien ne venait, ça sortait pas. La voix off nous gênait. Mais pour la narration, on n'arrivait pas à faire sans. On voulait introduire dans la trame des dizaines d'idées, mais on ne voyait pas comment. On s'est dit qu'un fou avait forcément un faire-valoir pour le suivre. Peut-être une espèce d'écuyer qui l'accompagnerait. C'était comme si on découvrait *Don Quichotte*, un fou qui se bat contre des fantômes dans un monde absurde et désertique : Madrid.

[...] Madrid est un grand plateau pour moi. Un des avantages de Madrid, c'est sa malléabilité. Tu repères quelque chose qui t'y plaît, et tu transformes la ville en un lieu épique dans lequel tu aimerais vivre. Dans ce film, Madrid fonctionne comme Manhattan. On a singé Manhattan. Mon intention était d'en faire un Manhattan rustique. L'idée est très séduisante pour un cinéaste. En tout cas, pour moi. Mon point de vue, en tant que narrateur, ce qui m'intéresse, c'est duper. "Regarde, ce truc qui te paraît exécration, qui ne fonctionne pas, cette espèce de poubelle, dans le monde du cinéma, on peut le transformer en quelque chose de magnifique, ou de vraisemblable voire familier." On a des rues à Madrid qui font très rurales. Grâce à la caméra, on peut les transformer en autre chose. C'est pour ça que j'aime Madrid. [...] L'idée, c'est que le décor devienne une partie du personnage. C'est ce qui se passe dans un film réussi. Comme quand New York et la tête de Travis Bickle se confondent dans *Taxi Driver*.

Amis cinéastes et influences cinéphiles

[La période des années 90] était très intéressante pour les rencontres et parce qu'on avait la sensation d'appartenir à un mouvement. Sitges [NdR : où se tient un important festival du cinéma fantastique] a été essentiel pour moi. Ce festival nous a permis d'approcher de près le milieu du ciné. Au début, Tarantino, c'était un ami de plus dans ce cercle. C'était le cas dès son premier film, mais il est devenu une icône absolue. Mais il a toujours été et reste quelqu'un de proche, du moins quand on se voit. Nous aimons les mêmes choses, le même cinéma... J'adore tous ses films, évidemment. Et lui rigole bien devant les miens. Gaspar Noé est comme mon frère. Je me sens proche de lui. Et en même temps, c'est curieux d'avoir un ami qu'on admire tant. Je l'admire tellement. C'est un franc-tireur. C'est un tueur. C'est le type le plus puissant de France. À chacun de ses films, je tombe à la renverse. Il a une force tout bonnement incroyable. C'est l'un des réels les plus intéressants du moment. Chaque sortie est une fête. La corde se tend quand les opposés la tirent. C'est comme ça que l'histoire avance. Je ne serai pas le même sans Mario Camus, Pedro Olea, et bien évidemment, sans Carlos Saura. Ce sont des réalisateurs qui sont dans ma tête tout le temps.

D'un point de vue international, Gaspar Noé, Quentin Tarantino, Marc Caro et tant d'autres... *Delicatessen*, on a dû le voir 25 fois ! J'ai dû le regarder 25 ou 30 fois pour élaborer *Action mutante*. En Espagne, il y a Javier Fesser, qui doit beaucoup à l'univers de Marc Caro et à cette époque. L'idée est de visualiser la réalité d'un point de vue grotesque.

Prochaines séances :

Charlie's Country (Dim 13/11 11h)